

R

*que
sais-je?*

N.C.
9

HISTOIRE DE L'INDE

PAR PIERRE MEILE



**PRESSES UNIVERSITAIRES
DE FRANCE**

2^e ed.

HISTOIRE DE L'INDE

2169

02h

894

DL - 18 6 1955 - 09842

HISTOIRE DE FRANCE

« QUE SAIS-JE ? »

LE POINT DES CONNAISSANCES ACTUELLES

N° 489

HISTOIRE DE L'INDE

par

Pierre MEILE

Professeur à l'École nationale des Langues Orientales vivantes

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET MISE A JOUR

PAR JEAN-LUC CHAMBARD

*Professeur de Civilisation de l'Inde Contemporaine
à l'École nationale des Langues Orientales vivantes*

AVEC LE CONCOURS D'ANDRÉ GUIMBRETÈRE

Professeur d'Ourdou à l'École nationale des Langues Orientales vivantes

POUR LE PAKISTAN



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS



DIX-HUITIÈME MILLE

DÉPOT LÉGAL

1^{re} édition 2^e trimestre 1951
2^e — 2^e — 1965

TOUS DROITS

**de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays**

© 1951, *Presses Universitaires de France*

INTRODUCTION

Les difficultés que présente l'histoire de l'Inde tiennent d'abord à l'*étendue du pays* : 4 millions de kilomètres carrés, 3 000 kilomètres en chaque sens. Elles tiennent aussi à l'*absence d'unité politique* pendant de longues périodes ; on réussit à suivre, çà et là, des histoires régionales, mais sans pouvoir les lier entre elles ou les rattacher à l'ensemble : même dans les cas où l'épigraphie est riche, on est arrêté par la *multiplicité des ères*, qu'on est impuissant à coordonner : ainsi des morceaux entiers de l'histoire indienne sont encore à la dérive. Ajoutons la *rareté des récits proprement historiques* et dignes de confiance jusqu'à l'arrivée des Musulmans.

Les historiens modernes n'ont encore pu qu'amorcer le travail. Quand on aura multiplié les fouilles, les éditions de textes, les études philologiques, en vue de décrire avec plus de sécurité la période qui va d'Asoka à Akbar, on apercevra sans doute que la masse des événements est immense ; en fait, elle l'est déjà ; la rassembler et l'organiser est plus ardu, probablement, que ne l'a été aucune des tâches de l'histoire européenne.

Il y a lieu, par exemple, de s'entendre sur ce qu'on appelle « historique » dans l'Inde. Nous avons tenu à détacher nettement, non seulement la préhistoire, mais aussi ce que nous avons appelé la protohistoire, qui requièrent, chacune, des techniques propres, dont les résultats ne sont pas entièrement du

même ordre que ceux de l'histoire. Dans la période ancienne de l'histoire elle-même, il importe de distinguer entre les conjectures et reconstructions, si tentantes soient-elles, et les faits, fort rares au début, obtenus par la seule « lecture » d'un document datable. C'est ce qui explique, en grande partie, les inégalités du récit, qui pourront surprendre : la règle que nous avons suivie approximativement, de bout en bout de cet essai, a été de proportionner notre exposé à la quantité de matière documentaire disponible sur chaque question.

Des simplifications ont été imposées par les dimensions très réduites de l'exposé ; elles ont porté notamment sur l'histoire régionale, particulièrement du VIII^e au XVI^e siècle, période où il aurait fallu se borner à remplir quelques pages d'une énumération de principautés et de souverains.

Par Inde, il faut entendre, jusqu'au partage de 1947, l'ensemble du « sous-continent » ; après 1947, il s'agira de l'Inde qui, distincte du Pakistan, porte aussi les noms de *Bhârat* ou *d'Union Indienne*.

TRANSCRIPTIONS

Les difficultés de transcription sont compliquées par la multiplicité des alphabets utilisés dans l'Inde. On ne pouvait adopter ici que des approximations plus ou moins conventionnelles :

sh est à lire comme en anglais : « le shâh de Perse » ;

ch est à lire comme en anglais : « Churchill » ;

g devant *i* garde le son dur comme « gui » ;

s entre deux voyelles se prononce en principe *ss* ;

ou correspond à la notation scientifique *u*. Quand le *u* est employé ici, il est à lire comme dans « mur » ;

Dans les noms turcs, l'article arabe a été transcrit *oul*, *oud*, *our*. Le son laryngal *ghain* de l'arabe a été rendu *Gh*, dans Ghazna, simplifié en *g* ailleurs.

CHAPITRE PREMIER

L'INDE HINDOUE

I. — Préhistoire

L'Inde attend un préhistorien, ou une équipe de préhistoriens. Car, si les sites et objets préhistoriques abondent, la synthèse des documents n'a pu se faire, jusqu'ici, que fragmentairement et sur une échelle modeste.

On peut affirmer qu'il a existé dans l'Inde des anthropoïdes, et des hommes de civilisation paléolithique ; les principaux centres de la « pierre taillée » découverts jusqu'ici sont ceux de la Sohan (rivière de la région d'Attock, au Panjâb) et de la Narmadâ (Dekkan). La période néolithique est bien représentée ; on possède une assez belle collection de haches et couteaux en pierre polie : le site de Bellary, près de Madras, a été identifié comme une fabrique de ces instruments. Sans même qu'il soit nécessaire de fouiller le sol, on trouve, à la surface, de nombreux monuments mégalithiques : pierres levées, allées couvertes et dolmens, pierres plantées en cercle.

La liaison entre la préhistoire, d'une part, et, d'autre part, la protohistoire et l'histoire, est très mal établie. Si de rares tribus vivant dans les jungles indiennes sont encore proches de l'âge de la Pierre, il serait parfaitement imprudent de conclure que ces tribus sont les seules représentantes des races qui ont pu exister à l'âge de la Pierre. Il est possible que certains monuments mégalithiques soient de date tardive ou très tardive, mais quelles déductions peut-on tirer de là ?

Dans le Nord de l'Inde, un âge du Cuivre (avec quelques spécimens de bronze) succède à celui de la Pierre et précède l'apparition du fer. Mais, dans le Sud de l'Inde, on croit savoir, jusqu'à présent, que l'âge du Fer a succédé immédiatement au Néolithique, sans l'étape du cuivre. Ce fait, remar-

quable en soi, acquerrait une grande importance si l'on était sûr que les instruments de fer du Sud sont plus anciens que l'arrivée des « Aryens » au Panjâb ; il est vraisemblable, du moins, que le travail du fer a été connu, dans le Dekkan, avant que l'influence des Aryens n'y ait pénétré. Et il convient de rappeler qu'à l'époque historique la qualité des aciers du Dekkan était universellement reconnue (car les aciers dits de Damas étaient en réalité indiens, comme les mousselines, qui n'étaient pas de Mossoul). Mais aller jusqu'à prétendre que l'invention du fer serait partie du Dekkan pour se répandre dans le reste du monde, c'est une conjecture téméraire.

L'un des principaux sites contenant des restes humains est, dans le Sud, celui d'Âdichanallour (près de Tinnevely), qui est déjà de l'âge du Fer, et dont les crânes dolichocéphales s'apparentent à un type physique courant dans l'Inde dravidienne actuelle. D'ailleurs ces trouvailles se rattachent sans doute à une civilisation caractérisée par la sépulture en urnes ; le plus vaste de ces dépôts de jarres funéraires a été découvert au voisinage de Pondichéry ; or, cette civilisation est autant protohistorique, que préhistorique, attendu que ces urnes sont mentionnées dans les plus anciens textes tamouls. Il est plausible de nommer « dravidienne » cette civilisation. Parmi les peuples, très divers, dans le monde, qui ont pratiqué la sépulture en grandes urnes, il y a lieu de mentionner d'anciens habitants de la région du lac Tchad.

La plus surprenante découverte archéologique qui ait été faite dans l'Inde est celle d'une civilisation dite de l'Indus : les fouilles de Harappa (Panjâb) et de Mohan-jo-Dâro (Sindh) ont révélé l'existence de villes très vastes, attestant un urbanisme très avancé, avec des édifices en brique cuite pourvus d'installations perfectionnées. Ces villes comptaient d'adroits artisans, travaillant les métaux (fer excepté), tisserands, potiers, céramistes, habiles statuaires et graveurs : il a été trouvé des centaines de sceaux porteurs de merveilleuses représentations d'animaux et de signes normalisés qui semblent constituer une écriture. La date de ces vestiges, répartis en plusieurs couches, est difficile à établir, mais elle remonte certainement à plusieurs millénaires. Des sceaux analogues ont été retrouvés en Mésopotamie et en Elam dans des couches datées du III^e millénaire. Les restes humains, assez nombreux, appartiennent à des types très divers : les dolichocéphales se rattachent principalement aux Panjâbis actuels (Indus A), et au type méditerranéen (Indus B) qui reste assez répandu dans l'Inde ; les brachycéphales (Indus C) paraissent s'identifier à un type qu'on rencontre au Goujrâte et en pays

kannara. Ces trois type paraissent avoir des répondants en Mésopotamie ancienne (notamment à Kish). Outre Mohanjo-Dâro et Harappa, de nombreux autres sites se rattachent à ce cycle : des poteries de Anri (Sud du Sindh) semblent antérieures, et ressemblent à des productions mésopotamiennes datées de 3400 à 3200 av. J.-C.

Aucun des divers déchiffrements proposés pour les sceaux n'ayant réuni l'unanimité de la critique, le mystère de l'écriture de l'Indus demeure entier, et par là aussi le mystère de Mohanjo-Dâro. Ce fragment de préhistoire apparaît isolé de tout le reste. Les connexions qu'on a tenté d'établir avec l'Inde historique, lorsqu'elles portent sur le domaine — conjectural entre tous — des croyances religieuses, sont encore moins convaincantes que les déchiffrements.

Telles sont, ramenées à quelques faits saillants, les données de la préhistoire. Contrairement à ce qu'on croit communément, elles ne nous permettent pas de retracer les péripéties du peuplement de l'Inde. L'étude des langues nous apporte encore moins de lumière sur les âges primitifs, car les peuples, dans l'Inde comme ailleurs, peuvent avoir changé de langue, ce qui est une des raisons pour ne jamais confondre Race et Langue. Aucune preuve décisive n'a été donnée de ce que les langues dites *mounda* aient été celles des premiers habitants, ni de ce que les populations qui parlent actuellement des langues dites dravidiennes, descendent d'envahisseurs venus par les passes du Nord-Ouest.

Si l'on considère la question des langues en faisant abstraction de toute autre considération, on constate, dans l'Inde propre, l'existence de trois familles linguistiques principales :

1) Les langues *mounda*, non écrites, pratiquées de nos jours par des populations arriérées ; elles ont été reliées au mon-khmer, car elles présentent des affinités avec plusieurs idiomes du Sud-Indochinois ;

2) Les langues dravidiennes, pourvues de belles littératures (tamoul, télougou, kannara, etc.), forment une famille d'une haute antiquité, qui semble n'avoir aucune parenté dans le monde actuel ou ancien ; toutefois la structure de ces langues présente des analogies aussi certaines qu'inexpliquées avec les langues altaïques (turc, mongol, mandchou), et des points de ressemblance avec le japonais ;

3) Les langues appelées indo-aryennes (devenues de nos jours l'hindi, le bengali, le marathe, etc.), rattachées au sanskrit, appartiennent à la famille indo-européenne. Ce sont les seules dont on puisse se représenter — schématiquement — l'introduction dans l'Inde et à travers l'Inde.

II. — Protohistoire

Il n'est point de chapitre où la situation de l'Inde soit plus paradoxale : il n'est point de pays où la protohistoire soit aussi riche de documents et aussi étendue : elle remonte au second millénaire avant notre ère, voire plus haut, et descend, pour certains faits, jusqu'au VI^e siècle de notre ère.

Nous avons, en effet, une immense littérature, aussi variée, aussi pittoresque, aussi raffinée qu'on peut souhaiter, mais cette littérature, même dans ses chefs-d'œuvre, est impossible à dater. On a dit souvent que l'Inde n'avait pas d'histoire ; on n'a pas assez dit combien il était stupéfiant qu'elle en eût si peu (pour la période antique) avec une telle richesse de documents.

La situation reste à peu près la même, qu'on se tourne vers la littérature en sanskrit, vers celle qui est en pâli, ou vers celle qui est en tamoul.

1) *En sanskrit*, vient en tête une collection de 1028 hymnes religieux, le *Rig-véda*, livre fondamental de la société et de la religion hindoues. Or ce recueil, pas plus que ses congénères formant la littérature dite « védique », ne renferme aucun indice certain de date. La langue dans laquelle il est rédigé, forme archaïque de sanskrit, représente un des états les moins évolués, à notre connaissance, de l'indo-européen ; aucun des arguments proposés par les critiques occidentaux pour faire descendre la rédaction ou la compilation des hymnes du *Rig-véda* aux alentours de 1400 av. J.-C., ne repose sur des critères linguistiques valables. Il est difficile de débouter les érudits hindous qui proposent des dates plus hautes, et il ne l'est pas moins de réfuter les sceptiques qui descendent jusqu'au VII^e siècle av. J.-C. Du reste le problème chronologique, quand il s'agit du *Véda*, se dissout en une multitude de questions très diverses, de style, de mètre, de mythologie, d'ethnographie, d'astronomie, qui divergent indéfiniment, et ne nous ramènent jamais à l'histoire proprement dite. Il est possible, par exemple, que les hymnes aient été composés bien avant leur réunion en recueil, et que, par surcroît, leurs clichés de style, car ils sont très formulaires, soient de loin antérieurs à la

rédaction actuelle. La civilisation et la religion qu'ils révèlent — non sans obscurités — sont-elles homogènes, ou se divisent-elles en étapes multiples, c'est ce qu'on ne peut même pas trancher avec certitude. Il y a des liens assez étroits entre ces textes et la littérature antique de l'Iran, dite avestique, et avec le vieux-perse épigraphique.

Les hymnes védiques, et une partie de leurs annexes, nous sont parvenus par une tradition *orale* impeccable ; à cet égard, ce sont, à prendre les choses au pied de la lettre, des documents *modernes*, au même titre que les traditions polynésiennes ou l'époque arménienne.

Autour des quatre grands recueils de poésie védique, s'ordonne une littérature d'exégèse et de sciences auxiliaires, dans laquelle les indianistes, guidés par la tradition indienne, ont pu pratiquer des classifications selon un ordre de succession : par exemple hymnes, puis commentaires rituels, dits *Brâhmana*, puis rituels détaillés, et, pour finir, excursus « philosophiques » dits *Oupanishad*. Et on en a pris prétexte pour placer les Oupanishads dans la période historique. Mais toute cette reconstruction philologique est inégalement solide, et cet échelonnement serait, partiellement, un « trompe-l'œil », d'après la critique moderne.

Rédigés en un sanskrit plus récent, ni les 90 000 distiques du *Mahâbhârata*, ni les 24 000 distiques du *Râmâyana* ne sont datables, et les événements, apparemment importants, qu'ils relatent, ne le sont pas davantage : les principaux de ces événements, dont — nouveau paradoxe — la tradition védique, même exégétique, n'a aucune trace identifiable, sont situés, par certains érudits hindous, avec des arguments dignes d'attention, dans une très haute antiquité. Par exemple, il n'est nullement prouvé que les mentions des Yavanas (étymolog. « Ioniens ») soient postérieures au iv^e siècle av. J.-C. ou même au vi^e.

L'intention historique, visible dans le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana*, l'est également dans les *Pourâna* sanskrits, vastes et nombreux recueils de traditions, dont la valeur, parfois sous-estimée, serait plus justement comparée à celle des sources qu'a utilisées Tite-Live pour décrire les premiers siècles de Rome. Qu'ils aient été rédigés dans les débuts de notre ère, ou après, ou avant, les *Pourâna*s, qui contiennent parfois des généalogies, peuvent servir tout au plus de base à des reconstructions, parfois vraisemblables, toujours fragiles.

Enfin, toute la production en sanskrit, jusqu'aux environs du vi^e siècle de notre ère, reste de date flottante. Même sur le grand auteur dramatique Kâlidâsa, l'accord ne s'est pas

fait (1^{er} siècle av. ou 4^e siècle ap. J.-C. ?). Incertitude sur la date des œuvres, imprécision chronologique des données qui y sont contenues, telle est la règle générale.

C'est peut-être la géographie historique, plus que l'histoire, qui y retrouve le mieux son compte : des hymnes védiques se rattachent nettement au seuil Nord-Ouest de l'Inde, et à la région du Panjâb. Puis on aperçoit, dans la littérature, une extension vers l'Est, par le seuil indo-gangétique (Kouroukshetra), puis le long du Gange, jusqu'à Bénarès : le Bihâr (Magadha) et le Bengale restent longtemps des régions étrangères. Les lois de Manou donnent un tableau précis des contrées où se pratique la religion brâhmanique : entre Himâlaya et Vindhya, d'une mer à l'autre, et, en d'autres termes, la portion de l'Inde où vivait « à l'état naturel, la gazelle noire ». Enfin une brillante littérature profane, sans doute postérieure à l'ère chrétienne, a pour cadre le Mâlva, avec la ville d'Oujjain. Et l'on se familiarise avec les cours d'eau du Dekkan.

Dans cette ligne schématique d'évolution, nous saisissons certainement une réalité ; encore faut-il définir celle-ci correctement : non pas — image d'Epinal — l'invasion de masses « aryennes » annihilant ou refoulant des « aborigènes » pour prendre leurs terres, mais incorporation progressive de la civilisation existante à l'expression de langue sanskrite ; la diffusion et la fécondité du sanskrit, surtout sensibles après les invasions scythes, atteindront leur point culminant au Moyen Age, quand la splendeur des royaumes hindous ne sera presque plus, depuis des siècles, qu'un souvenir.

La date, très incertaine, de 1400 av. J.-C., correspondrait à un épisode, du reste mal défini, de la pénétration de clans « védiques » dans l'Inde du Nord-Ouest.

2) Un cycle littéraire différent, à peine moins vaste, est constitué par les textes bouddhiques, dont la majorité est, ou a été, *en pâli*. Le pâli a l'apparence d'une langue vulgaire dérivée du sanskrit. Linguistiquement, le pâli apparaît donc postérieur au sanskrit védique ; mais cela n'entraîne pas qu'il faille lui assigner une date très basse ; la tradition fait parler en pâli le Bouddha lui-même, qu'elle situe au 6^e siècle av. J.-C. Et certains indianistes ont supposé que des parlers vulgaires de ce type étaient la langue familière et usuelle du Nord de l'Inde dès cette époque. Ce qui est plus aisé à constater, c'est que le pâli a aussi des traits archaïques qui se rattachent directement au stade védique, voire, à l'occasion, pré-védique, et qu'il ignore des évolutions qu'a connues le sanskrit classique ; on peut imaginer que, dès l'époque védique (quelle qu'elle soit), une langue vulgaire et négligée coexistait avec une

langue noble. Le pâli a disparu tôt de la vie pratique, peut-être dès l'ère chrétienne, remplacé soit par le sanskrit (en partie chez les Bouddhistes du Nord), soit par des parlars plus évolués (par ex. singhalais ancien, qui a évolué à son tour). Son lieu d'origine et son extension géographique sont très difficiles à déterminer.

Le cycle bouddhique — dont les éléments en sanskrit ne sont pas les plus anciens — est postérieur à la poésie védique, qu'il présuppose fréquemment. Mais est-il, ou non, postérieur à toute la littérature brâhmanique qui fait suite au *Vêda*, c'est une question fort complexe. Certains textes brâhmaniques de type ancien, dans la catégorie des *Oupanishad* ou des *Soutra*, sont probablement plus récents que les Ecritures bouddhiques primitives. Ce qui est le plus décevant, c'est le silence apparent de la littérature sanskrite non bouddhique sur le bouddhisme. Des connexions, qu'on découvre peu à peu, tendraient à montrer que cette indifférence — à la vérité prodigieuse — a pu être signe de mépris et d'hostilité. Mais, au total, on ne peut nier un relatif cloisonnement entre la tradition brâhmanique et la tradition bouddhique.

Dans cette pâte, souvent fort diluée et douceâtre, qu'est la littérature bouddhique, on s'est efforcé d'établir une histoire interne ; la tâche est grande, et l'interprétation semée de mirages. On essaie, parce qu'ainsi le veulent des habitudes d'esprit, de distinguer entre le Bouddha historique et le Bouddha de la légende. Fort bien, mais si cet « Eveillé » n'est qu'un mythe (le Soleil Levant, le Feu) ? Et si, tout historique que soit le prince Gautama, sa légende lui est partiellement antérieure ? Ou si Gautama n'est qu'un des Bouddhas, comme le croient les Bouddhistes ?

A partir des environs de l'ère chrétienne, on suit mieux le développement des églises bouddhiques, selon une division générale en Petit Véhicule ou bouddhisme singhalais, et Grand Véhicule ou bouddhisme du Nord, avec une prolifération de sectes : on dispose par la suite de précieux recoupements, grâce aux versions chinoises ou tibétaines de textes dont les originaux indiens sont, parfois, perdus. Par son rayonnement le bouddhisme permet de nombreuses références avec les pays extérieurs, d'où des synchronismes. En outre, il inspire, dans l'Inde et ailleurs, les arts plastiques, d'où une foison de documents archéologiques.

Conventionnelle ou non, mais importante, la date de la mort (disons mieux : du Nirvâna) de Gautama Bouddha se place assez sûrement dans la première partie du v^e siècle av. J.-C. ; on a proposé entre autres, 483 av. J.-C. On ne peut

mettre en doute l'existence de conciles bouddhiques : celui de Rājgriha, qui eut lieu l'année du Nirvāna, celui de Vaishāli, cent dix ans plus tard, celui de Pātalioutra, cent vingt ans après, soit environ vers 250 av. J.-C., au temps de l'empereur Asoka, dont nous aurons à reparler. Le berceau du bouddhisme est la région subnépalaïse et le Magadha.

Parallèlement au bouddhisme, s'est développé le jaïnisme, qui remonterait à un « héros » ou saint nommé le Jina, le « Victorieux », et qui présente de nombreuses analogies avec la religion du Bouddha ; la langue des textes jaïns est, généralement, à l'image du pâli, de type vulgaire, dit « prākrit », plus évolué.

3) *En tamoul*, nous avons un cycle de littérature ancienne, dit du Sangam, dont on a méconnu trop longtemps et l'antiquité et la valeur documentaire.

Cette poésie du Sangam (1 600 et quelques poèmes pour la partie fondamentale) d'une étendue modeste en comparaison des masses brâhmaniques ou bouddhiques, est riche en observations concrètes, et dresse le tableau d'une civilisation raffinée qui semble vraiment autochtone et qui, selon toute probabilité, remonte beaucoup plus haut que les textes qui la décrivent : nous avons vu que cette civilisation touche à la préhistoire. Cette littérature méridionale fait donc bien partie des antiquités indiennes. Par exemple on ne peut décrire les principes de la guerre dans l'Inde sans faire appel aux sources tamoules.

La tradition du Sud affirme garder le souvenir d'événements locaux vieux de plusieurs millénaires (la deuxième époque aurait duré trois mille sept cents ans et la troisième mille huit cent cinquante ans) ; le fait qu'elle n'a rien de religieux, ni de mythique, mais qu'elle est très lucide et réaliste, donne à ses précisions une certaine séduction. Elle nomme des pays engloutis par la mer, au sud du cap Comorin. Dans la forme où nous sont parvenus les textes du Sangam, par des manuscrits médiévaux restés longtemps oubliés et redécouverts depuis la fin du XIX^e siècle, ils ne remontent peut-être qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, mais leur langue et leur phraséologie sont sans doute plus anciennes. Parmi les faits attestés, on retiendra un actif commerce par mer, tant avec les vaisseaux des « Yavana » venus de l'Ouest, qu'avec les pays lointains de l'Est. Les « Ârya » et certains de leurs usages sont mentionnés, non sans hostilité parfois. Une tradition attestée fortement et avec des détails irréfutables, veut qu'un héros du Malabar ait étendu ses conquêtes sur les Ârya plus loin que le Gange, jusqu'aux chaînes de l'Himâlaya.